



## Compte Rendu de l'audition

Stéphane La Branche est un chercheur indépendant et un sociologue du climat. Pionnier dans cette discipline, il en a ouvert la voie en France dès le début des années 2000 après avoir exercé en tant que chercheur associé au CNRS. Il occupe la fonction de coordinateur scientifique du GIECo, le Groupe International pour l'Évolution du Comportement (ou IPBC, International Panel of Behavior Change). Son statut d'indépendant lui permet de choisir ses axes de travail et ses collaborations selon ses propres critères de maturité afin d'aborder la complexité des crises actuelles.

### Genèse de la sociologie du climat : la place de l'humain dans la crise climatique

Selon Monsieur La Branche, si la science établit clairement la responsabilité de l'humain dans le dérèglement actuel, il reste largement à **comprendre les moteurs et les freins profonds qui régissent nos comportements** quotidiens. Il s'interroge sur notre rôle fondamental au sein de la nature, cherchant à déterminer **si l'humain** est condamné à n'être qu'une **force de destruction** ou s'il peut devenir une **source de régénération du vivant**. Dans cette perspective, l'individu n'est plus seulement perçu comme un obstacle au changement, mais comme un **vecteur potentiel de solutions**.

Le chercheur **remet toutefois en question** le postulat selon lequel **la simple concertation citoyenne ou la rationalité scientifique suffiraient** à faire **émerger des solutions** de transition. Ses travaux, notamment au sein du GIECo, démontrent que la cognition et les données factuelles jouent souvent un rôle mineur dans la prise de décision réelle face aux enjeux environnementaux

### Objectiver la subjectivité et les comportements

L'approche de Monsieur La Branche consiste à **objectiver la subjectivité** pour comprendre ses effets sur le réel. À titre d'illustration, à travers l'étude de l'usage de l'énergie, il identifie **plusieurs types d'interactions distinctes** entre l'individu et sa consommation. Il observe, par exemple, que seuls 6 % des usagers s'intéressent aux kilowattheures sur leur facture d'énergie, avec un profil typique « ingénieurs » dont la sensibilité est liée à leur profession, tandis que d'autres s'intéresseront aux émissions de gaz à effet de serre, au prix, ou montreront de l'indifférence ou de la résistance aux efforts comportementaux et à l'énergie.

Cette **distorsion** montre que certains éléments de la **communication publique** restent totalement **indifférents aux citoyens**. Monsieur La Branche souligne également que les **réactions face aux messages d'alerte** varient considérablement : **sans solution concrète et immédiate, la peur ne génère pas d'action mais de l'angoisse, laquelle conduit généralement au déni**.

Concernant les profils psychologiques, il précise que les **éco-anxieux** sont souvent des tempéraments anxieux au préalable qui trouvent dans la crise climatique un objet de préoccupation venant nourrir une anxiété déjà présente. De même, il note qu'une **relation sensible, tactile et précoce** avec la nature **durant l'enfance** constitue souvent un facteur clé et un moteur puissant de l'engagement écologique à l'âge adulte.

## Le dilemme entre approches écocentrées et anthropocentrées

Le chercheur pointe un paradoxe stratégique : **si son moteur personnel est fondamentalement écocentré, l'efficacité des politiques publiques et de l'accompagnement social nécessite souvent de mobiliser des leviers anthropocentrés.** Pour favoriser l'acceptabilité sociale, il est parfois plus efficace de cesser de parler de « sauver le climat » et de substituer l'argumentaire climatique global par une mise en avant de la **santé** ou de la **qualité de l'alimentation végétarienne**. Une étude menée à Grenoble a ainsi démontré un écart de 22 % dans l'acceptation de mesures de restriction automobile lorsque celles-ci sont présentées sous l'angle de la santé plutôt que du climat.

Cette **approche pragmatique** s'appuie sur la recherche de **co-bénéfices** : en agissant sur des leviers anthropocentrés comme le verdissement des cours d'école, on répond à un besoin immédiat de fraîcheur et de plaisir (par l'usage de haies fruitières gourmandes), tout en atteignant indirectement l'objectif écocentré de désartificialisation des sols et de protection de la biodiversité.

Ce **changement de perspective** permet de **transformer le rapport tactile et sensoriel à l'environnement**, facilitant ainsi un soutien que **l'argumentaire écologique** seul ne parvenait pas à mobiliser.

## Perception du climat versus biodiversité

Lorsqu'on interroge la population, on observe une **différence nette de registre cognitif** entre les personnes préoccupées par le **climat** et celles tournées vers la **biodiversité**. Généralement, pour les **premières**, le climat est immédiatement associé aux concepts de « **changement climatique** » et de « **crise** », sans que le processus naturel à long terme qui permet la vie ne soit réellement défini ou même cité. **À l'inverse**, les personnes sensibles à la biodiversité adoptent une vision beaucoup plus systémique, centrée sur les **interactions au sein du vivant**. Chez elles, le sentiment **d'émerveillement** précède la conscience de la **crise**, ce qui modifie radicalement leur engagement émotionnel.

Cette approche par la biodiversité permet de réaliser que **l'humain n'est pas une entité séparée**, mais un « mélange biologique » composé de nombreux organismes et dépendant du vivant pour sa survie. Cette perspective offre un **angle plus positif** pour la recherche de solutions, car elle **réintègre l'humain dans son environnement** plutôt que de l'en extraire. Monsieur La Branche souligne toutefois que ce **rapport de rupture avec la nature** est une **spécificité de la civilisation occidentale**. Contrairement aux cultures indigènes qui n'ont parfois même pas de mot pour désigner la « nature » tant la séparation est inconcevable, notre culture s'est construite sur une distinction stricte entre nature et culture qu'il convient aujourd'hui de **requestionner**. Cela étant, d'autres cultures et religions, comme le shintoïsme ou le bouddhisme, n'empêchent pas des comportements destructeurs.

## Le rôle du GIECo (ou IPBC)

Le GIECo (ou IPBC) ne produit pas de nouvelles recherches mais réalise des **revues de littérature scientifique** pour **améliorer la compréhension des facteurs humains et des comportements**. Monsieur La Branche souligne que le GIECo privilégie une **liberté**

**d'innovation** que le cadre institutionnel – marqué par l'exigence d'unanimité et la recherche du consensus politique - peut parfois contraindre. Il se réjouit que les institutions comme le GIEC ou la Fondation Albert de Monaco s'emparent de mieux en mieux du facteur humain et des sciences comportementales.

Le premier tome du rapport phare du groupe, intitulé *Drivers of behavioral change and non change in transition times* (Facteurs de changement et de non-changement des comportements en période de transition), constitue une **synthèse interdisciplinaire** visant à identifier les **leviers psychologiques, sociaux et culturels** qui **déterminent la capacité de nos sociétés et des individus qui la composent à basculer vers de nouveaux modèles de vie.**

Dans un chapitre rédigé conjointement par un chercheur français et un chercheur espagnol, la question du choix des termes a conduit à privilégier la notion de « **citoyenneté écologique** » au détriment de celle d'éco-citoyenneté. Ce choix sémantique traduit l'idée que nous sommes avant tout **des citoyens appartenant à un monde vivant**, impliquant une responsabilité qui dépasse la simple exécution de gestes techniques. Cette réflexion fait directement écho à un autre chapitre du rapport consacré à la critique de l'« *homo economicus* », ce modèle théorique d'un humain agissant uniquement selon des critères de performance et de rentabilité. Le rapport oppose à cette vision comptable **des solutions basées sur la nature**, en mettant en avant de nouvelles figures d'acteurs telles que l'**entrepreneur vertueux**, qui substitue la logique de partenariat avec le territoire à celle de la seule exploitation des ressources.

### **Innovation et droit à l'erreur**

Enfin, le chercheur insiste sur le fait que la **capacité d'innover** des collectivités et des entreprises repose sur une **évolution profonde de la culture organisationnelle** concernant le droit à l'erreur. **L'innovation n'est possible que si l'erreur n'est pas punie financièrement ou symboliquement, mais valorisée comme un levier d'apprentissage.** Pour Monsieur La Branche, l'enjeu est de permettre à celui qui commet l'erreur de la dépasser et de la transcender afin de la transformer en réussite. Il cite l'exemple d'entreprises qui décernent **un prix à l'erreur la plus instructive.**

Cette approche permet de modifier la cognition implicite au sein des structures : en ne craignant plus l'échec, les acteurs deviennent **capables de proposer des solutions audacieuses.**

La ville de Grenoble est d'ailleurs citée en exemple pour son tissu d'échanges étroit entre élus et chercheurs, un environnement qui favorise une culture de **l'innovation territoriale dynamique.** C'est ce **cadre de confiance et d'expérimentation** qui a permis, par exemple, de faire de Grenoble une pionnière en matière d'accessibilité du tramway, mais aussi d'adopter le premier plan climat de France, et d'accomplir bien d'autres initiatives.

### **Conclusion : Le paradoxe de l'action pragmatique**

En conclusion, Monsieur La Branche souligne que son **moteur personnel** demeure **profondément écocentré.** Cependant, son expertise de chercheur lui montre que les **freins et obstacles au changement** sont, eux, **majoritairement anthropocentrés.**

Il en découle selon lui une **nécessité pragmatique et stratégique : utiliser des solutions centrées sur l'humain pour atteindre des objectifs écocentrés.** Par exemple, pour réduire la consommation de viande, il considère qu'il est plus efficace de valoriser la **gastronomie**

**végétarienne** de qualité (plaisir, goût) que d'invoquer la survie de la planète. Cette approche crée une forme de tension paradoxale, car si on peut atteindre la maîtrise technique de ces leviers de changement, le dilemme reste entier sur le plan philosophique.

Cependant, **mieux vaut privilégier une approche pragmatique**, capable de surmonter l'immobilisme actuel et ainsi de produire des résultats concrets face à l'urgence.